

présenter un bilan, quoiqu'il y ait peu à en craindre. On y montrerait seulement qu'Adorno s'est fait la tâche un peu trop facile, car le rationalisme critique, dont il doit s'agir ici, n'est en aucun cas une philosophie apolitique, comme il le suggère à ses lecteurs. Sa polémique contre la neutralité du scepticisme positiviste et ses abus idéologiques tombe dans le vide, pour autant qu'il s'agisse de notre discussion. Pourquoi de telles associations doivent-elles être éveillées? Pourquoi se prête-t-il à soutenir encore les confusions qui furent suscitées dans la controverse allemande du positivisme par des participants visiblement non informés? A quoi doit, après tout, servir l'effacement de l'argumentation adverse provoqué par sa stratégie des objections non spécifiques? Je ne puis m'empêcher de voir la une confirmation de ce qui est reproché à l'école de Francfort par nombre de ses critiques. Une dialectique qui croit pouvoir se passer de la logique me semble, et ce sans doute tout à fait en contradiction avec ses intentions, soutenir l'un des traits les plus dangereux de la pensée allemande: la tendance à l'irrationalisme.

Traduction E. SZNYCER.

KARL R. POPPER

Raison ou révolution?

L'ennemi d'une révolution totale...

Est qu'elle mène la même classe

Derechef au sommet:

Les exécutants d'une exécution habile

Auront pour plan dès lors

D'aller à mi-chemin

Et de s'arrêter là.

Robert FROST

tiré de « Une semi-révolution »

in: A Witness Tree

Les considérations qui suivent¹ sont des réactions suscitées par le livre *Der Positivismusstreit in der deutschen Soziologie*, publié l'année dernière et dont j'avais involontairement fourni le point de départ.

1.

Je commencerai par raconter un peu de l'histoire du livre et de ce qui a donné lieu à son titre trompeur. En 1960, je fus invité à ouvrir une discussion sur « La logique des sciences sociales » à un congrès de sociologues allemands à Tübingen. J'acceptai; et on me signala que mon allocution d'ouverture serait suivie d'une réponse du professeur Theodor W. Adorno de Francfort. Les organisateurs me suggèrent de formuler mes opinions sous forme de thèses bien définies, afin qu'une discussion féconde soit possible. Ce que je fis: l'allocution d'ouverture à cette discussion, prononcée en 1961, consiste en vingt-sept thèses tranchées, auxquelles s'ajoutait une formulation programmatique de la tâche des sciences sociales théoriques. Bien sûr je formulai ces thèses de sorte qu'elles soient difficilement recevables par un

hégélien ou un marxiste (tel Adorno); et j'argumentai du mieux que je pus en leur faveur. Comme je disposais de peu de temps, je me limitai au fondamental, et j'essayai d'éviter de répéter ce que j'avais dit ailleurs.

La réponse d'Adorno fut lue avec une grande vivacité, mais il releva difficilement mon défi — c'est-à-dire mes vingt-sept thèses. Dans le débat qui suivit, le professeur Ralf Dahrendorf exprima sa profonde déception. Il dit que l'intention des organisateurs avait été de mettre en évidence certaines des différences manifestes — et apparemment il inclina les différences politiques et idéologiques — qui existent entre mon approche des sciences sociales et celle d'Adorno. Mais, disait-il, l'impression créée par mon allocution et la réponse d'Adorno était celle d'un heureux accord; fait qui le laissait pantois (« *als seien Herr Popper und Herr Adorno sich in verblüffender Weise einig* »). J'en étais désolé, et le suis toujours. Mais comme j'avais été invité à parler de « La logique des sciences sociales », je n'allais pas m'écarter de mon propos pour attaquer Adorno et l'école « dialectique » de Francfort (Adorno, Horkheimer, Habermas et *alii*), que je n'ai jamais considérée comme importante, si ce n'est peut-être d'un point de vue politique — encore qu'en 1960, je n'étais même pas conscient de l'influence politique de cette école. Bien que je n'hésiterais pas aujourd'hui à dire de leur influence qu'elle est « irrationnaliste » et « destructrice de l'intelligence », je ne pourrais jamais prendre leur méthodologie (quoiqu'on entende par là) au sérieux d'un point de vue intellectuel ou académique. J'en sais maintenant un peu plus, et je pense que Dahrendorf avait raison d'être déçu: j'aurais dû les attaquer, en utilisant les arguments que j'avais antérieurement publiés dans mon *Open Society*,² dans *The Poverty of Historicism*,³ et dans « *What is Dialectic?* »,⁴ même si je ne pensais pas que ces arguments avaient quelque chose à voir avec « La Logique des sciences sociales »: car les termes n'importent pas. Ma seule consolation est que c'est franchement au second orateur qu'incombe la responsabilité d'avoir évité le combat.

Quoi qu'il en soit, la critique de Dahrendorf suscita un article (presque deux fois aussi long que ma première intervention) du professeur Jürgen Habermas, autre membre de l'école de Francfort. Ce fut là, je crois, que le terme « positivisme » apparut pour la première fois dans cette discussion: j'étais critiqué en tant que « positiviste ». C'est un vieux malentendu, créé et perpétué par des gens qui ne connaissent mon oeuvre qu'en seconde main: grâce à l'attitude tolérante adoptée par certains membres du Cercle de Vienne, mon livre *Logik der Forschung*⁵ — dans lequel je critiquai ce cercle positiviste d'un point de vue réaliste et anti-positiviste — fut publié dans une collection dirigée par Moritz Schlick et Philipp Frank, deux leaders de ce cercle⁶; et ceux qui jugent les livres d'après leur couverture (ou d'après leurs éditeurs) créèrent ce mythe, que j'avais été un membre du Cercle de Vienne, et un positiviste. Quiconque a lu ce livre (ou n'importe quel autre de mes livres) ne saurait convenir de cela — sauf évidemment s'il croyait au mythe au départ, auquel cas il peut bien sûr trouver des preuves pour soutenir sa croyance.

Le professeur Hans Albert (qui n'est pas non plus un positiviste) prit ma défense en écrivant une réponse pleine d'ardeur à l'attaque d'Habermas. Celui-ci répliqua, et Albert lui répondit une seconde fois. Cette échange concernait principalement le côté le plus général de mes opinions et leur solidité. Il y était donc peu fait mention — et il n'y avait pas de critique sérieuse — de mon allocution de 1961, et de ses vingt-sept thèses.

C'est en 1964, je crois, qu'un éditeur allemand me demanda si j'accepterais que mon allocution soit publiée sous forme de livre avec la réponse d'Adorno et le débat d'Habermas et Albert. Je marquai mon accord.

Mais tel qu'il est publié actuellement (édition allemande de 1969), le livre se compose de deux nouvelles introductions d'Adorno (94 pages), suivies de ma communication de 1961 (20 pages) et de la réponse qu'Adorno y donna (18 pages); viennent ensuite les regrets de Dahrendorf (9 pages), puis le débat entre Habermas et Albert (150 pages), une nouvelle contribution d'Harold Pilot (28 pages), et une « petite postface... » par Albert (5 pages). Albert y signale brièvement que l'affaire commença par une discussion entre Adorno et moi en 1961, et il dit fort justement que les lecteurs du livre comprendront difficilement de quoi il retourne. Ceci est la seule allusion du livre à l'histoire qui le sous-tend. On ne trouve nulle part de réponse à la question de savoir pourquoi le livre est doté d'un titre qui indique fallacieusement que les opinions de certains « positivistes » y sont discutées. Même la postface d'Albert ne répond pas à cette question.

Le résultat? Mes vingt-sept thèses, conçues pour ouvrir une discussion (ce qu'elles firent, après tout), ne sont nulle part prises au sérieux dans ce long livre — aucune d'entre elles, quoique l'un ou l'autre passage de mon adresse soit mentionné de ci de là, généralement sorti de son contexte, afin d'illustrer mon « positivisme ». Bien plus, mon adresse est enfouie au milieu du livre, sans connexion avec le début et la fin. Aucun lecteur ne peut voir, et aucun commentateur ne peut comprendre, pourquoi mon adresse (que je ne peux que considérer comme tout à fait insatisfaisante telle qu'on la présente actuellement) fait partie du livre qu'elle constitue le thème non reconnu de celui-ci. Et donc aucun lecteur ne pourrait soupçonner et aucun commentateur ne soupçonnera en effet, ce que moi je considère comme le fin mot de l'histoire, à savoir que mes adversaires ne savaient littéralement pas comment critiquer rationnellement mes vingt-sept thèses. Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était m'accoler le label de « positiviste », donnant ainsi sans s'en rendre compte un titre très erroné à un débat dans lequel pas un seul « positiviste » n'intervenait. Ceci fait, ils noyèrent mon court article, et le thème premier du débat, dans un océan de mots — que je ne trouvais qu'en partie compréhensibles.

En l'état actuel des choses, la question principale du livre est devenue l'accusation d'Adorno et d'Habermas qu'un « positiviste » tel que Popper était tenu par sa méthodologie de défendre le *status quo* politique; c'est une accusation que moi-même dans mon *Open Society*, j'avancerais contre Hegel, dont je décrivais la philosophie d'identité (ce qui est réel est rationnel)

comme une sorte de « positivisme moral et légal ». Dans mon adresse je n'avais pas traité ce point; et je n'eus pas l'occasion de répondre. Mais j'ai souvent combattu cette forme particulière de « positivisme », en plus des autres qu'il peut prendre. Et c'est un fait que ma *théorie sociale* (qui favorise des réformes graduelles, et parties par parties — des réformes contrôlées par une comparaison critique entre les résultats attendus et obtenus) contraste fortement avec ma *théorie de la méthode*, qui se trouve être une théorie des révolutions scientifiques et intellectuelles.

2.

Ce fait, et mon attitude à l'égard des révolutions, peuvent aisément s'expliquer. Nous pouvons partir de l'évolution darwinienne. Les organismes évoluent par tâtonnements, et leurs essais erronés — leurs mutations erronées — sont éliminés, en règle générale, par l'élimination de l'organisme qui est le « porteur » de l'erreur. Et il fait partie de mon épistémologie que, chez l'homme, tout ceci a changé radicalement par l'effet de l'évolution d'un langage descriptif et argumentatif. L'homme s'est conquis la possibilité d'être critique à l'égard de ses propres essais, de ses propres théories. Ces théories ne sont plus incorporées à son organisme, ou à son système génétique; elles peuvent être formulées dans des livres ou des revues; et elles peuvent être discutées de manière critique, et on peut démontrer qu'elles sont erronées sans pour autant tuer aucun auteur ni brûler aucun livre: sans détruire le « porteur ».

Nous disposons de cette manière d'une possibilité fondamentalement neuve: nos essais, nos propositions d'hypothèses, peuvent être éliminés de manière critique par la discussion rationnelle, sans que nous soyons nous-mêmes éliminés. C'est assurément là le propos de la discussion critique rationnelle.

Le « porteur » d'une hypothèse a une fonction importante dans ces discussions: il doit défendre l'hypothèse contre la critique erronée, et il peut éventuellement essayer de la modifier si elle ne peut, dans sa forme originale, être défendue avec succès.

Si la méthode de la discussion critique rationnelle pouvait s'établir, cela rendrait obsolète l'usage de la violence: *la raison critique est la seule alternative à la violence qu'on ait découverte jusqu'à présent*.

Il me semble clair que c'est le devoir évident de tout intellectuel de travailler pour cette révolution — pour le remplacement de la fonction éliminatoire de la violence par la fonction éliminatoire de la critique rationnelle. Mais si on veut travailler dans ce but, il faut s'efforcer constamment d'écrire et de parler dans un langage simple et clair. Chaque pensée devrait être formulée aussi clairement et aussi simplement que possible. Ce qu'on ne peut obtenir qu'en travaillant beaucoup.

3.

J'ai critiqué pendant de nombreuses années ce qu'on appelle la « sociologie de la connaissance ». Non pas que je pensais que tout ce que Mannheim (et Scheler) disaient fut erroné — que du contraire: ce n'est, pour la plus grande part, que trop trivialement vrai. Ce que je combattais, principalement, c'était l'opinion de Mannheim selon laquelle il y avait, par rapport à l'objectivité, une différence essentielle entre celui qui travaille dans le domaine des sciences sociales et celui qui travaille dans les sciences de la nature, ou entre l'étude de la société et l'étude de la nature. Je combattais la thèse selon laquelle il était facile d'être « objectif » dans les sciences de la nature, alors que l'objectivité dans les sciences sociales ne pouvait être atteinte, pour autant que cela se puisse, que par des intellectuels choisis: par l'intelligence qui balance librement, qui n'est que « faiblement ancrée dans les traditions sociales »⁷.

A l'encontre de ceci, je soulignais que l'objectivité des sciences de la nature et des sciences sociales ne se fonde pas sur l'état d'esprit impartial qu'on trouverait aux hommes de science, mais simplement sur le caractère public et compétitif de l'entreprise scientifique, et donc sur certains aspects sociaux de cette dernière. Voici pourquoi j'écrivis: « *Ce que la (prétendue) sociologie de la connaissance néglige est précisément la sociologie de la connaissance* — le caractère social ou public de la science »⁸. L'objectivité repose, en bref, sur la critique rationnelle mutuelle, sur l'approche critique, sur la tradition critique⁹.

Ceux qui travaillaient dans le domaine des sciences de la nature n'ont donc pas un esprit plus objectif que les praticiens des sciences sociales. Pas davantage ne sont-ils plus critiques. Et s'il y a plus d'objectivité dans les sciences de la nature, c'est parce qu'il existe là une meilleure tradition, et des critères plus serrés de clarté et de critique rationnelle.

En Allemagne, les praticiens des sciences sociales sont nombreux à avoir été formés comme hégéliens, et ceci est, à mon avis, une tradition destructrice de l'intelligence et de la pensée critique. C'est un des points sur lesquels je m'accorde avec Karl Marx, qui écrivait: « Sous sa forme mystifiante, la dialectique est devenue en Allemagne la mode reçue »¹⁰. Ce l'est encore.

4.

L'explication sociologique qu'on peut donner au fait est simple. Nous tenons tous nos valeurs, ou la plupart d'entre elles, de notre environnement social, souvent par le seul fait de l'imitation, simplement en les reprenant aux

autres; parfois par une réaction révolutionnaire contre les valeurs reçues; et d'autres fois — quoique ce soit rare — par un examen critique de ces valeurs et des alternatives possibles. Quoi qu'il en soit, le climat social et intellectuel, la tradition dans laquelle nous sommes élevés, jouent souvent un rôle décisif dans notre choix de critères et de valeurs, morales et autres. Tout ceci est assez évident. Un cas très particulier de ceci, mais qui est de toute première importance pour notre propos, est celui des valeurs intellectuelles.

Voici bien des années déjà, j'avais l'habitude de mettre mes étudiants en garde contre l'idée largement répandue que l'on va à l'université pour apprendre comment parler et écrire de manière impressionnante et incompréhensible. A l'époque, de nombreux étudiants venaient à l'université avec ce but ridicule en tête, particulièrement en Allemagne. Et la plupart de ces étudiants qui, durant leurs études universitaires, pénétrèrent un climat intellectuel qui accepte ce genre de critère de valeur — peut-être sous l'influence de professeurs qui en leur temps ont été sélectionnés dans un climat similaire — sont perdus. Inconsciemment, ils apprennent et acceptent qu'un langage fortement impressionnant et difficile est la valeur intellectuelle *par excellence*. Il y a peu d'espoir qu'ils comprennent jamais qu'ils se trompent; ni qu'ils se rendent compte qu'il y a d'autres critères et d'autres valeurs: des valeurs telles que la vérité, la recherche de vérité; l'approche de la vérité par l'élimination critique des erreurs; et la clarté. Pas plus ne découvriront-ils que le modèle de l'impressionnante incompréhensibilité s'oppose radicalement à ceux de la vérité et de la critique rationnelle. Car ces dernières valeurs dépendent de la clarté. On ne peut distinguer le vrai du faux, ni distinguer une réponse adéquate à un problème d'une réponse non pertinente, ni distinguer de bonnes idées d'idées banales, on ne peut évaluer des idées de manière critique, si ce n'est lorsqu'elles sont présentées avec suffisamment de clarté. Mais pour ceux qui ont été élevés dans l'admiration implicite de l'opacité brillante et impressionnante, tout ceci (et tout ce que j'ai dit ici) sera *au mieux* un discours impressionnant: ils ne connaissent pas d'autres valeurs. Ainsi naquit le culte de l'incompréhensibilité, le culte du langage qui sonne haut et qui frappe. Cela s'amplifia avec le formalisme mathématique, impressionnant et impénétrable pour le profane. Je suggère que dans certains des plus ambitieux domaines des sciences sociales et de la philosophie, et tout particulièrement en Allemagne, le jeu le plus fréquent, devenu généralement le modèle inconscient et tu, est de formuler les prises trivialisées de pompeux discours. Ceux dont l'éducation s'est abrutie à cette source ont l'habitude, lorsqu'ils sont confrontés à un livre écrit simplement, mais qui contient une controverse ou quelque chose d'inattendu ou de nouveau, de trouver qu'il est difficile voire impossible d'y rien comprendre. Car ce n'est pas conforme à l'idée qu'ils se font de la « compréhension », laquelle implique pour eux un accord. Qu'il puisse y avoir des idées importantes, qui valent qu'on les comprenne, et avec lesquelles on ne peut, sur le champ, être d'accord ou pas d'accord est pour eux incompréhensible.

5.

Il y a ici, à première vue, une différence entre les sciences sociales et les sciences de la nature: dans ce qu'on appelle sciences sociales et en philosophie, la dégénérescence en un verbalisme impressionnant mais plus ou moins vide est plus avancée que dans les sciences de la nature. Mais c'est partout que le danger devient aigu. On peut, même parmi les mathématiciens, discerner une tendance à impressionner les gens, quoique l'incitation à agir de telle manière soit moindre en mathématiques; car c'est en partie le souhait d'imiter en technicité et en difficulté les mathématiciens et les spécialistes de la physique mathématique qui inspire l'utilisation de verbiage dans les autres sciences.

Cependant, le manque de créativité critique — qui est de l'inventivité associée à de l'acuité critique — peut se trouver partout; et partout, cela conduit au phénomène de jeunes scientifiques avides de s'emparer de la dernière mode et du dernier jargon. Ces scientifiques « normaux »¹ veulent un cadre, une routine, un langage commun qui appartienne en propre et exclusivement à leur corps de métier. Mais c'est le scientifique non-normal, le scientifique audacieux, le scientifique critique, qui fraie une voie à travers les barrières de la normalité, qui ouvre les fenêtres et laisse entrer l'air frais; qui ne pense pas à l'impression qu'il produit, mais tente d'être bien compris. La croissance de la science normale, qui va de pair avec celle de la *Big Science* (NDT, 1), est faite en sorte qu'elle prévient, voire qu'elle détruit, la croissance de la connaissance, la croissance de la grande science.

Je considère la situation comme tragique, si pas désespérée; et la tendance actuelle des investigations dites empiriques dans la sociologie des sciences de la nature a de bonnes chances de contribuer au déclin de la science. Un autre danger vient se surimposer au premier, créé par la *Big Science*: son besoin pressant de techniciens scientifiques. De plus en plus de candidats au Ph. D. reçoivent un simple entraînement technique portant sur certaines techniques de prise de mesures; ils ne sont pas initiés dans la tradition scientifiques, la tradition critique du questionnement, et ne sont donc ni tentés ni guidés par de grandes énigmes apparemment insolubles, mais orientés vers la résolution de petites devinettes. Ces techniciens, ces spécialistes, sont, il est vrai, souvent conscients de leurs limites. Ils se disent eux-mêmes spécialistes et rejettent toute prétention à l'autorité en dehors de leur spécialité. Mais ils le font fièrement, et proclament que la spécialisation est une nécessité. Alors que les faits montrent au contraire que les grands pas en avant viennent toujours de ceux qui ont un vaste champs d'intérêts.

Si la multitude, les spécialistes, l'emporte, ce sera la fin de la science telle que nous la connaissons, de la grande science. Ce sera une catastrophe spirituelle comparable quant à ses conséquences à l'armement nucléaire.

6.

J'en viens maintenant à mon point principal. Le voici. Certains parmi les plus célèbres des chefs de file de la sociologie allemande, qui font de leur mieux du point de vue intellectuel, et le font avec la meilleure conscience qui soit, n'en sont pas moins en train, je crois, de raconter des banalités dans un langage très bien sonnant comme on le leur a appris. Ils enseignent cela à leurs étudiants, lesquels sont insatisfaits, quoiqu'ils fassent de même. En fait, le sentiment originel et général d'insatisfaction, qui est manifeste dans leur hostilité vis-à-vis de la société dans laquelle ils vivent est, je crois, le reflet de l'insatisfaction inconsciente que leur occasionne la stérilité de leurs propres activités.

Je donnerai un bref exemple tiré des écrits du professeur Adorno. C'est un exemple choisi — choisi, en fait, par le professeur Habermas, qui commence sa première contribution au *Positivismusstreit* en le citant. Voici d'abord le texte allemand original, ensuite ce texte tel qu'il est traduit dans le présent livre, et enfin une paraphrase simple de ce qui semble avoir été affirmé.¹²

<p>Die gesellschaftliche Totalität führt kein Eigenleben oberhalb des von ihr Zusammengefassten, aus dem sie selbst besteht.</p>	<p>La totalité sociale ne mène pas de vie propre par-dessus ce dont elle assure la cohésion, en quoi elle trouve ses propres composants.</p>	<p>La société consiste en relations sociales.</p>
<p>Sie produziert und reproduziert sich durch ihre einzelnen Momente hindurch...</p>	<p>Elle se produit et se reproduit au travers de ses moments singuliers...</p>	<p>Les diverses relations sociales produisent en quelque sorte la société...</p>
<p>So wenig aber jenes Ganze vom Leben, von der Kooperation und dem Antagonismus seiner Elemente abzusondern ist,</p>	<p>Mais aussi peu ce tout peut-il être séparé de la vie, de la coopération et de l'antagonisme de ses éléments,</p>	<p>Parmi ces relations figurent la coopération et l'antagonisme; et puisque (comme on l'a dit) la société consiste en ces relations, il est impossible de l'en séparer.</p>
<p>so wenig kann irgendein Element auch bloss in seinem Funktionieren verstanden werden ohne Einsicht in das Ganze, das an der Bewegung des Einzelnen selbst sein Wesen hat.</p>	<p>aussi peu un élément quelconque peut-il être compris dans son seul fonctionnement sans prise en considération du tout, qui a son essence dans le mouvement du singulier lui-même.</p>	<p>Inversement, il est aussi vrai qu'aucune de ces relations ne peut être comprise hors la totalité de toutes les autres.</p>
<p>System und Einzelheit sind reziprok und nur in ihre Reziprozität zu erkennen.</p>	<p>Système et singularité doivent être connus réciproquement, et seulement dans leur réciprocité.</p>	<p>(Répétition de l'idée précédente.)</p>

Commentaire: la théorie des totalités sociales développée ici a été présentée et développée, parfois mieux, parfois plus mal, par d'innombrables philosophes et sociologues. Je ne dis pas qu'elle est fautive. J'affirme seulement la complète trivialité de son contenu. Evidemment, la *présentation* d'Adorno est loin d'être triviale.

7.

C'est pour des raisons telles que celles-ci que j'ai tant de difficulté à discuter d'un problème sérieux avec le professeur Habermas. Je suis sûr de sa parfaite sincérité. Mais je pense qu'il ne sait pas comment poser les choses simplement, clairement et modestement, plutôt que de manière à impressionner autrui. La plus grande part de ce qu'il dit me semble triviale; le reste me semble erroné.

Pour autant que je le comprende, son principal grief contre les vues que j'avance est le suivant. Ma façon de théoriser, suggère-t-il, viole le *principe de l'identité de la théorie et de la pratique*: peut-être parce que je dis que la théorie devrait *aider* l'action, *i.e.* devrait nous aider à modifier nos actions. Je dis en effet que c'est la tâche des sciences sociales théoriques d'aider à anticiper les conséquences inattendues de nos actions; je différencie donc cette tâche théorique et l'action. Mais le professeur Habermas semble penser que seul celui qui critique pratiquement la société existante peut produire des arguments théoriques sérieux à propos de la société, puisque la connaissance sociale ne peut être séparée d'attitudes sociales fondamentales. La dette de cette opinion vis-à-vis de la « sociologie de la connaissance » est évidente, et ne demande pas qu'on s'étende là-dessus.

Ma réponse est très simple. Je pense que nous accueillierions volontiers toute suggestion qui nous indiquerait comment résoudre nos problèmes, sans égard pour l'attitude envers la société de celui qui nous les proposerait; pourvu qu'il ait appris à s'exprimer clairement et simplement — d'une manière qui peut être comprise et évaluée — et qu'il soit conscient de notre ignorance fondamentale, et de nos responsabilités envers les autres. Mais je ne pense assurément pas que le débat sur la réforme de la société doive être réservé à ceux qui commencent par revendiquer qu'on les reconnaisse en tant que révolutionnaires pratiques, et qui voient comme seule fonction du révolutionnaire intellectuel le fait qu'il mette en évidence, autant que faire se peut, ce qui est repoussant dans notre vie sociale (hormis leurs propres rôles sociaux).

Il se peut que les injustices sociales soient mieux perçues par les révolutionnaires que par les autres gens. Mais il peut à l'évidence y avoir des révolutions pires et meilleures (comme nous le savons tous par l'histoire), et le problème est de ne pas faire trop mal les choses. La plupart — si pas toutes — les révolutions ont produit des sociétés très différentes de celles

désirées par les révolutionnaires. Voilà un problème, et qui mérite d'être retenu dans toute critique sérieuse de la société. Et celle-ci devrait toujours inclure un effort pour exprimer ses idées par un langage simple et modeste, plutôt que dans un jargon qui sonne haut. C'est un effort que les favorisés qui ont l'occasion de se consacrer aux études doivent à la société.

8.

Un dernier mot à propos du terme « positivisme ». Les mots n'importent pas, et je me soucie peu qu'un label même complètement trompeur et erroné me soit appliqué. Mais le fait est que tout au long de ma vie j'ai combattu l'épistémologie positiviste, sous le terme de positivisme. Je ne nie pas, bien sûr, la possibilité d'étirer le terme « positiviste » jusqu'à ce qu'il recouvre quasiment toute une branche des sciences de la nature, si bien qu'il s'applique alors à ceux qui s'opposent au positivisme, comme je le fais. Je prétends seulement qu'une telle procédure n'est ni honnête ni propre à clarifier les choses.

Le fait que le label « positivisme » me fut appliqué au départ par le fait d'une franche bévue peut être vérifié par quiconque voudra bien lire cette œuvre de jeunesse qu'est mon *Logik der Forschung*.

Il mérite toutefois d'être mentionné qu'une des victimes des deux appellations erronées « positivisme » et « Der Positivismusstreit », est le Dr Alfred Schmidt qui se décrit lui-même comme un « collaborateur durant de longues années » (Langjähriger Mitarbeiter) des professeurs Adorno et Horkheimer. Dans une lettre au journal *Die Zeit*,¹³ écrite pour défendre Adorno attaqué d'avoir employé à tort le terme positivisme dans *Der Positivismusstreit* ou à de semblables occasions, Schmidt caractérise le « positivisme » comme une tendance de pensée dans laquelle « la méthode des diverses sciences singulières est prise de manière absolue comme la seule méthode valide de connaissance » (*die einzelwissenschaftlichen Verfahren als einzige gültige Erkenntnis verabsolutierende Denken*). Il l'identifie, correctement, à un excès d'importance accordé aux « faits qu'on peut affirmer de manière certaine à partir de l'expérience sensible » (*sensually ascertainable facts*). Il est à l'évidence inconscient de ce que mon prétendu « positivisme », qui servit à donner à ce livre le titre *Der Positivismusstreit*, consiste en un combat incessant contre ce qu'il décrit (à mon avis très correctement) comme « positivisme ». J'ai toujours combattu pour le droit d'opérer librement à partir de théories spéculatives, contre l'étroitesse des théories « scientifiques » de la connaissance, et particulièrement contre toutes les formes de l'empirisme sensualiste.

J'ai combattu l'imitation des sciences de la nature par les sciences sociales,¹⁴ et j'ai défendu la doctrine que l'épistémologie positiviste était inadéquate même dans son analyse des sciences de la nature qui, en fait, ne

sont pas des « généralisations prudentes à partir d'observations », comme on le croit couramment, mais sont essentiellement spéculatives et audacieuses; j'ai dit de plus, voici plus de trente-huit ans,¹⁵ que toutes les observations étaient imprégnées de théorie, et que leur principale fonction est de vérifier et de réfuter, plutôt que de prouver, nos théories. Finalement, je n'ai pas seulement souligné le caractère plein de sens des assertions métaphysiques et le fait que je suis moi-même un réaliste métaphysique, mais j'ai aussi analysé le rôle historique important joué par la métaphysique dans la formation des théories scientifiques. Personne avant Adorno et Habermas n'avait interprété de telles opinions comme étant positivistes, et je peux seulement supposer que ces deux-là ne savaient pas, à l'origine, que j'avais de telles opinions. (En fait, je suspecte qu'ils ne s'intéressaient pas plus à mes opinions que moi aux leurs.)

Cela vaut sans doute la peine de pointer ici que la proposition qui condamne, en tant que positiviste, quiconque s'intéresse aux sciences de la nature ferait non seulement des positivistes de Marx et Engels, mais même de Lénine — l'homme qui introduisit l'équivalence entre « positivisme » et « réaction ».

La terminologie n'a toutefois jamais d'importance. Elle ne devrait seulement pas être utilisée en tant qu'*argument* ou en tant que preuve; et le titre d'un livre devrait n'être pas malhonnête, pas plus qu'il ne devrait tenter de prénager de l'issue d'un débat.

Quant au litige fondamental qui nous oppose l'école de Francfort et moi — révolution contre réforme au coup par coup — je n'en traiterai pas ici, puisque je l'ai fait du mieux que je pouvais dans mon *Open Society*. Hans Albert aussi a dit bien des choses incisives sur ce point, à la fois dans sa réponse à Habermas dans *Der Positivismusstreit* et dans son important ouvrage, *Traktat über kritische Vernunft*.¹⁶

Traduction C. BASTYNS.

- Magic or Knowledge out of Ignorance*, in: *Dialectica*, vol. 11, 1957; «Quantum Mechanics without 'The Observer'», in: *Studies in the Foundations, Methodology, and Philosophy of Sciences*, vol. 2, édité sous la direction de BUNGE M., Berlin-Heidelberg-New York, 1967.
- 3) Ceci vaut aussi pour l'introduction d'Adorno, où se passe de commentaire une instructive proposition subordonnée comme celle-ci: «à moins de tomber sur des expériences particulièrement ingénieuses».
- 4) Ici aussi, je puis me dispenser d'en dire davantage. Plus frappante encore est sa réaction à l'utilisation ironique par Helmut F. Spinner de l'expression 'grande philosophie' dans un contexte qui présente peu de difficultés d'interprétation au lecteur normal.
- 5) Je renonce à revenir encore sur ce point que j'ai traité ailleurs tout au long.
- 6) Voir le recueil de Popper et mon ouvrage, cités note 1.
- 7) Voir à ce sujet son travail: *Die Sozialphilosophie Hegels als Heilsthre und Herrschaftsdeologie*, Neuwied-Berlin, 1967.

TEXTE 12.

NDT, 1 Popper oppose la Big Science à la grande (great) science, faisant allusion à *Little Science, Big Science*, DE SOLLA PRICE, New York, Columbia University Press.

NDT, 2 Dans le livre traduit ici, Karl Popper donne une autre version de cette mise en parallèle, où après le texte allemand vient une traduction de celui-ci et ensuite une paraphrase en anglais. Nous reproduisons ici cette seconde version, propre à rassurer le lecteur peu au fait de la langue originale puisqu'il peut juger sur pièces de l'équivalence entre la traduction de la phrase de départ et sa paraphrase.

- 1) Cet article fut d'abord publié dans les *Archives européennes de sociologie*, XI, 1970, pp. 252-62. Une version revue en avait été ajoutée à la traduction anglaise du livre (*The Positivist Dispute in German Sociology*); c'est celle-ci que nous traduisons ici.
- 2) *The Open Society and Its Enemies*, Londres, 1945; 5ème éd. (revue) en 1969; 10ème en 1974.
- 3) *The Poverty of Historicism*, Londres, 1957 et éditions ultérieures.
- 4) «*What is dialectic?*», *Mind*, XLIX, 1940, pp. 403 sqq. Repris in *Conjectures and Refutations*, Londres, 1963; 5ème éd. en 1974.
- 5) *Logik der Forschung*, Vienne, J. Springer, 1934; 5ème éd., Tübingen, J.C.B. Mohr, 1973. Traduction anglaise: *The Logic of Scientific Discovery*, Londres, Hutchinson, 1959; nombreuses rééditions. Traduction française: *La Logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, 1973.
- 6) Le cercle de Vienne se composait de personnes à la pensée originale et qui répondaient aux meilleurs critères intellectuels et moraux. Tous ses membres n'étaient pas des «positivistes», si l'on entend par ce terme une condamnation de la pensée spéculative, mais la plupart l'étaient cependant. Je me suis, quant à moi, toujours prononcé en faveur de la pensée spéculative critique et, bien sûr, de sa critique.
- 7) La citation est de Mannheim. Elle est discutée de manière plus approfondie dans mon *Open Society*, vol. 2, p. 225.
- 8) *The Poverty of Historicism*, p. 155.
- 9) Cf. *Conjectures and Refutations*, en particulier le chapitre 4.
- 10) MARX, K., *Das Kapital*, 2. Aufl., 1872, 'Nachwort'. (Dans certaines éditions ultérieures, cette postface apparaît comme «préface à la seconde édition». La traduction usuelle n'est pas *mystifying* (mystifiante), mais *mystified* (mystifiée). Cette dernière traduction me paraît être un germanisme.)
- 11) Le phénomène de la science normale fut découvert, mais non pas critiqué, par Thomas Kuhn dans *La structure des révolutions scientifiques*. Kuhn se trompe, je crois, en pensant que la

science «normale» n'est pas seulement normale aujourd'hui mais le fut toujours. Au contraire, dans le passé — jusqu'en 1939 — la science était presque toujours critique, ou «extra-ordinaire»; il n'y avait pas de «routine scientifique».

12) Lors de la publication originale de cet article dans les *Archives européennes de sociologie*, trois colonnes contenaient, respectivement, l'allemand original, une paraphrase en allemand simple de ce qui semblait avoir été affirmé, et une traduction en anglais de cette paraphrase (NDT, 2).

13) 12 juin 1970, p. 45.

14) Je l'ai même fait, quoique brièvement, dans l'allocution imprimée dans le présent volume. (Voir particulièrement ma septième thèse).

15) Voir: *The Logic of Scientific Discovery*, new appendix 1.

16) ALBERT, H., *Traktat über kritische Vernunft*, Tübingen, Mohr, 1969.